

Des contingents de pleureuses

Camille Toffoli

Numéro 322, hiver 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Toffoli, C. (2018). Des contingents de pleureuses. *Liberté*, (322), 4-5.

Des contingents de pleureuses

CAMILLE TOFFOLI

Née en 1991, je suis assez jeune pour avoir connu l'époque où Walt Disney Pictures a commencé à produire des films qui mettaient en scène des protagonistes féminines un peu plus émancipées que les princesses traditionnelles. Sur l'écran de télévision devant lequel je passais mes matinées de fin de semaine, Cendrillon et la Belle au bois dormant ont été remplacées par Mulan, et plutôt que de regarder en boucle des scènes où des femmes blondes aux yeux de biche attendent passivement qu'un preux chevalier les tire du pétrin, j'avalais désormais mes bols de Cheerios en admirant la jeune guerrière chinoise se battre avec fougue auprès d'une armée de compatriotes masculins. Je me souviens qu'à l'époque, mes parents et ceux de mes amis ont accueilli avec enthousiasme l'apparition, dans le panorama des productions culturelles jeunesse, d'héroïnes incarnant si bien les valeurs d'égalité qu'ils et elles souhaitaient transmettre à leurs filles. Aujourd'hui, je travaille dans une librairie féministe où je rencontre fréquemment des clientes qui, mues par des souhaits similaires, survolent les rayons de livres pour enfants à la recherche de personnages de filles et de femmes fortes et inspirantes qui défient les stéréotypes de genre. Je leur conseille des albums où les filles jouent dans la boue et mènent de fabuleuses conquêtes, ou encore des monographies illustrées de Marie Curie ou d'Agatha Christie. Je me réjouis de voir autant de gens soucieux d'offrir à leurs enfants des modèles alternatifs qui permettent de croire qu'un monde plus égalitaire est possible, mais en même temps, ces requêtes me ramènent, toujours, aux sentiments ambigus qu'ont longtemps suscités chez moi ces représentations a priori libératrices.

Même si j'ai écouté *Mulan* assez de fois pour apprendre les paroles de toutes les chansons par cœur, j'ai grandi sans

vraiment réussir à m'identifier à ce genre de protagoniste. Je n'ai jamais été assez mignonne pour qu'on me considère comme une princesse, mais pas non plus assez *badass* pour jouer les aventurières. Dès l'enfance, j'ai surtout développé un tempérament nostalgique et un goût pour les histoires d'amour tragiques. Récemment, j'ai découvert dans mes boîtes de souvenirs un journal intime que j'ai écrit à l'âge de dix ans. La moitié des pages sont remplies de poèmes écrits *au tu*, adressés à un garçon dont l'identité m'échappe aujourd'hui, mais qui, si je me fie au ton désespéré de mes premières créations, avait dû m'obséder pendant une bonne partie de l'année scolaire. Lorsque je me suis inscrite dans une troupe de théâtre au début du secondaire, mes parents se sont réjouis; mon sens du drame et ma propension à faire des scènes m'aideraient enfin à me réaliser à travers des projets constructifs. J'ai vieilli en cumulant les compulsions, les complexes et les lendemains de veille, et en entretenant pendant longtemps une culpabilité diffuse: celle de ne pas être la guerrière amazone qu'on m'a si souvent servie en exemple, la femme indépendante dans laquelle on reconnaît une certaine *réalisation* du féminisme.

On ne peut pas reprocher aux parents leur optimisme et leur bonne volonté. Personne ne veut border sa fille en lui lisant une histoire qui lui apprend qu'elle a une chance sur trois de subir une agression sexuelle, qu'elle risque d'être victime de plusieurs formes de discrimination tout au long de sa vie et que les moyens de défense qu'elle pourra développer ne la protégeront jamais totalement contre cette fatalité. Mais on peut toutefois reconnaître dans ce désir de trouver des *modèles positifs* un réflexe assez répandu qui consiste à faire rimer féminisme avec combativité et accomplissement de soi, à toujours chercher de l'inspiration dans des portraits

de femmes qui luttent avec détermination pour échapper aux schémas traditionnels. Dans cet idéal d'émancipation, il y a peu de place pour les crises de nerfs et l'apitoiement, peu de place pour ces émotions si peu «performatives» que sont la tristesse et la mélancolie. Pourtant, le féminisme ne concerne pas que les parcours rayonnants. Si j'ai souvent jugé négativement les débordements émotionnels que j'associais à des marques de faiblesse de ma part, ma passion pour la littérature m'a amenée à découvrir des générations de grandes déprimées qui assument leur fragilité et leurs névroses, et mettent même ces dimensions de leur personnalité au cœur de leur travail. Depuis Sylvia Plath, de nombreuses femmes ont cherché à rendre visible leur cloche de détresse, à dépeindre leur propre mésadaptation, leur incapacité à se sentir heureuses et épanouies. Dans les dernières années, il semble qu'on assiste même à une émergence d'artistes qui revendiquent la tristesse comme moteur de création et comme point de départ d'une réflexion féministe.

Devenue célèbre grâce à son compte Instagram, qui occupe une place centrale dans sa pratique, l'artiste américaine Audrey Wollen est connue pour ses autoportraits photographiques, où elle apparaît avec un visage éthéré, les yeux bouffis, le mascara dégoulinant. Elle profite de visites médicales récurrentes – dont le motif n'est jamais explicitement mentionné – pour se mettre en scène sur des lits électriques et des civières, affublée d'un collier cervical ou d'une robe d'hôpital. On doit à Wollen la *Sad Girl Theory*, concept qui implique de reconnaître dans l'expression par les femmes de leur tristesse et de leurs pulsions d'autodestruction un processus de reprise de pouvoir, une forme de protestation face à un système social où on valorise toujours la réussite individuelle et la pensée positive. Dans



une perspective similaire, le recueil de courtes réflexions autobiographiques *So Sad Today* (2016), de Melissa Broder, relate avec une franchise presque déroutante les troubles alimentaires, les problèmes d'anxiété et toutes les formes de dépendance auxquels l'écrivaine fait face depuis toujours. Si la proposition générale de l'essai peut donner l'impression d'une démarche thérapeutique, il n'y est jamais question de guérison ou d'apaisement : les confessions de Broder semblent motivées par la conviction que révéler publiquement nos écueils et nos côtés les moins glorieux permet de dresser un portrait plus juste de nous-mêmes et aussi – surtout – du monde dans lequel nous vivons. Au Québec, on peut notamment associer à cette tendance des autrices comme Daphné B. (*Bluetiful*, 2015 ; *Delete*, 2017) ou Marie Darsigny (*Filles*, 2017). Dans des poésies qui ont en commun d'intégrer certaines formes rhétoriques associées au langage des médias sociaux, elles évoquent les jours de SPM passés à écouter Lana Del Rey en attendant des messages textes, leur irritation face aux gens qui leur conseillent de faire du sport et de manger des légumes pour soigner leur dépression.

Ces formes d'écriture intimistes – dont la liste d'exemples pourrait s'allonger encore longtemps – sont tout sauf consensuelles. D'abord, leur côté pop rebuttera les plus snobs, et puis l'impudeur, le sans-gêne qui caractérise bien souvent ces prises de parole alarmera n'importe quel détracteur de l'écriture de soi. Ces œuvres sont subversives, surtout, parce que le cynisme qui s'en dégage ne permet pas de rêver à des dénouements prochains, parce qu'elles viennent ainsi s'opposer à un féminisme plus « traditionnel » qui chercherait à insuffler une volonté active de changement. Qu'on apprécie ou non leur esthétique, qu'on s'intéresse ou non à leur propos, on doit leur reconnaître

la qualité de remettre explicitement en doute ce qu'on définit généralement comme une posture féministe. Ces femmes ne se posent pas en exemple, ne cherchent ni à *inspirer* qui que ce soit ni à envisager de solutions concrètes aux inégalités ; elles considèrent que leur vie personnelle *incarne en soi* des problèmes sociaux et mérite, en ce sens, d'être racontée. Leur écriture est ponctuée de plaintes, de constats dramatiques, de *chialage* ; elle convoque des modes d'expression qui cadrent avec leur pessimisme, qui traduisent leurs sentiments sans les rationaliser ou les aseptiser, et c'est entre autres cette cohérence qui fait leur force de pensée.

Encore dans le cadre de mon travail de libraire féministe, j'ai été appelée à tenir une table de vente dans un congrès rassemblant des travailleuses de centres de femmes. En préparant les boîtes de livres à apporter, j'avais sélectionné une longue liste d'essais, mais aussi quelques œuvres de fiction qui m'apparaissaient être des classiques de la littérature féministe. J'avais choisi des romans de Nelly Arcan sans vraiment réfléchir, sans jamais douter de leur pertinence. Devant la réaction d'une participante, j'ai réalisé que mon choix spontané n'allait peut-être pas de soi. En tenant dans ses mains avec un air sceptique un exemplaire de *Putain*, elle m'a demandé en quoi la lecture de ce livre pourrait *aider* les femmes qui fréquentent son centre. Les textes de Nelly Arcan, ce qu'elle en avait lu, lui paraissaient vains et complaisants : une escorte qui écrit sur sa souffrance tout en restant prisonnière de cette vie, qui s'enfonce dans sa propre aliénation jusqu'à en mourir. Même si je ne partageais pas son opinion, j'ai eu de la misère à lui offrir une réponse convaincante, car, en effet, l'œuvre d'Arcan n'est pas nécessairement faite

de récits émancipateurs. J'aurais bien de la difficulté à en faire un outil de mobilisation ou de *self-help*, et je ne souhaiterais à personne de reproduire la trajectoire tragique de l'écrivaine. Au moment d'expliquer à mon interlocutrice que la principale dimension féministe de ces textes résidait, selon moi, en plus de leur grande qualité littéraire, dans le regard d'une extrême lucidité qu'ils posent sur la condition des femmes, je me suis rendu compte que cet échange révélait une tension non seulement entre deux rapports distincts à la littérature, mais également – et c'est là que l'anecdote m'apparaît intéressante – entre des régimes d'attente complètement différents. Alors qu'on associe souvent le féminisme au partage d'un idéal commun, des paroles comme celles de Nelly Arcan et des autres artistes déprimées invitent à une certaine négativité, laissent entendre une révolte sans projet, une douleur qui est subversive précisément parce qu'elle n'est pas résoluble. Ces témoignages sont sans doute moins rassembleurs que des biographies de femmes admirables au destin fabuleux, mais leur portée critique mérite d'être reconnue.

Je ne vois pas de fin prochaine au problème de l'oppression des femmes, et c'est pourquoi je me dis qu'il nous faudrait encore plus d'histoires tristes. Qu'on entende davantage les voix des jeunes filles nostalgiques, des *so sad girls*, des amoureuses déçues, des suicidaires. Parce que leurs crises de larmes n'ont rien de futile ; si elles paraissent parfois démesurées, c'est parce qu'elles révèlent des maux qu'on a, justement, tendance à minimiser. Parce qu'avec leurs échecs et leurs désillusions, elles sont tout autant, sinon davantage que les Mulan et les autres grandes aventurières de ce monde, les sujets du féminisme. (L)